Destin d'une famille juive pendant la Shoah

Table des matières

Pendant la guerre, une sécurité qui n'est qu'apparente 1
La rafle du 11 mai 1944 4
L'incertitude quant au sort de la famille restée en Pologne 6
Après la guerre, la découverte des faits 6
Que sait-on de ce qui s'est passé en Pologne ? 7

« Je peins pour ma famille, devenue cendre et poussière ». L'œuvre de Charles Goldstein porte en elle, étroitement, tout ce que l'artiste y a mis quand, seul dans son atelier, il convoque la mémoire des siens disparus.

Qui était cette famille si nombreuse ? Quel a été son destin, parmi celui de tant d'autres ? Comment les survivants ont-ils appréhendé cela ? On présentera ici, dans un premier temps, la guerre telle que l'a vécue l'artiste, en France, avec sa famille proche, puis, dans un second temps, le destin de la famille restée en Pologne.

Pendant la guerre, une sécurité qui n'est qu'apparente

En juin 1940, c'est l'exode. Le jeune Charles a alors 2 ans et demi. Avec sa famille, il fait partie de ces cohortes de réfugiés qui quittent Paris pour se mettre en sécurité en zone dite libre : la concierge de leur immeuble leur a recommandé le bourg de Gramat, dans le Lot.

> « Nous sommes partis aussi[1], comme les autres. Le 13 juin, au matin, avant six heures, entassés dans la camionnette de l'oncle Paul (le mari de Georgette), réformé par l'armée et seul homme de la famille resté à Paris. Nous sommes neuf adultes et enfants entassés dans cette camionnette, avec quelques valises. Il y a là Paul, Georgette et leur fille Claudine, qui a trois ans ; la tante Dora, l'épouse de Bernard, avec sa mère et son fils Pierre, et maman, Charles qui a deux ans et demi et moi : un homme, quatre femmes et quatre enfants, quelques bagages faits à la hâte et deux bidons d'essence. Nous partons par peur, comme partent, dans un réflexe de panique, des millions d'autres gens. La contagion du départ balaie tout. [...] Le spectacle est hallucinant. Le flot des réfugiés occupe toute la largeur de la chaussée, et culbute dans les bas-côtés de la route tout ce qui gêne sa progression. Sans cesse, par les voies adjacentes, d'autres fuyards se joignent à l'exode. Les gens du nord et les Belges sont organisés et déjà pleins d'expérience. Les autres s'allègent par valises entières ; les boutiques sur le passage sont vides. Personne ne crie. Quelqu'un pleure. L'épuisement est manifeste, et même les enfants ont le visage figé et hagard. Le temps, lui, est magnifique. Il n'a jamais fait aussi beau. [...] Je dors sur le bas-côté de la route avec l'oncle Paul, pour laisser la place aux femmes et aux petits enfants. Le lendemain, ça repart avec l'aube. Vers onze heures du matin, à Etampes, dans la côte pavée, on entend un vacarme épouvantable. Des avions bombardent et mitraillent cet amoncellement civil de vieillards, de femmes et d'enfants. [...] Quand enfin les avions repartent, beaucoup de réfugiés ne se relèveront pas et je regarde, en habitué déjà, les morts étendus ou recroquevillés dans l'herbe, les blessés disloqués et sanglants qui appellent. [...] Il faut fuir, plus au sud, plus bas, plus loin. [...]
>
> Le 18 juin, au sixième jour de cet exode, de cette sortie de Paris, de cette fuite, nous arrivons à Gramat. La bourgade est submergée de réfugiés. Les deux mille indigènes accueillent vingt-cinq mille déracinés quêtant un logement, des vivres, des nouvelles ».

[1] Marcel GOLDSTEIN, *Le coeur et la raison. Autobiographie d'un médecin juif né à Paris en 1930*, L'Harmattan, 1998, 463 p., p.48 et suite

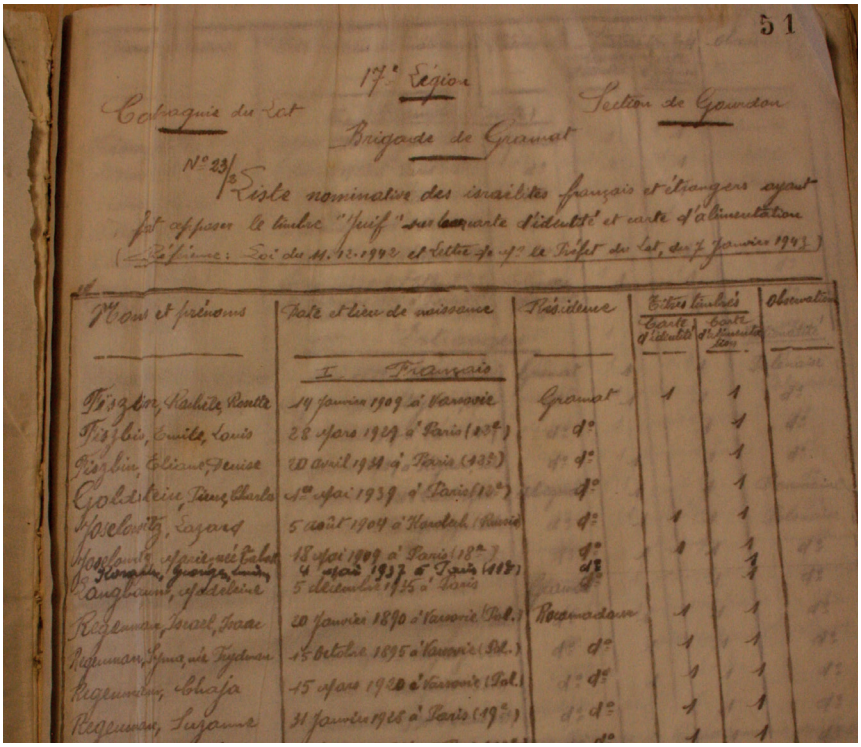
Les premières années se passent dans des conditions proches de celles d'une vie normale, les enfants sont scolarisés. Le père de Charles ainsi que son frère, Marcel (né en 1930), s'impliquent activement dans la défense de la France, comme engagés volontaires étrangers. Ils sont rejoints à Gramat par des oncles et tantes paternels de Charles, accompagnés de leurs conjoints et enfants.

En dépit d'un quotidien convenable, les parents de Charles savent que la sécurité n'est qu'apparente : rapidement, ils sont contraints de se déclarer.



Couverture de gendarmerie de la brigade de Gramat[2]

On trouve dans ce registre le nom de Pierre Goldstein, cousin de Charles né en 1939, ainsi que de familles apparentées, comme la famille Fiszbin.


51

17e Légion — Section de Gourdon

Compagnie du Lot — Brigade de Gramat

N° 23/ — Liste nominative des israélites français et étrangers ayant fait apposer le timbre "Juif" sur la carte d'identité et carte d'alimentation (Référence : Loi du 11.12.1942 et lettre du Préfet du Lot, du 7 janvier 1943)

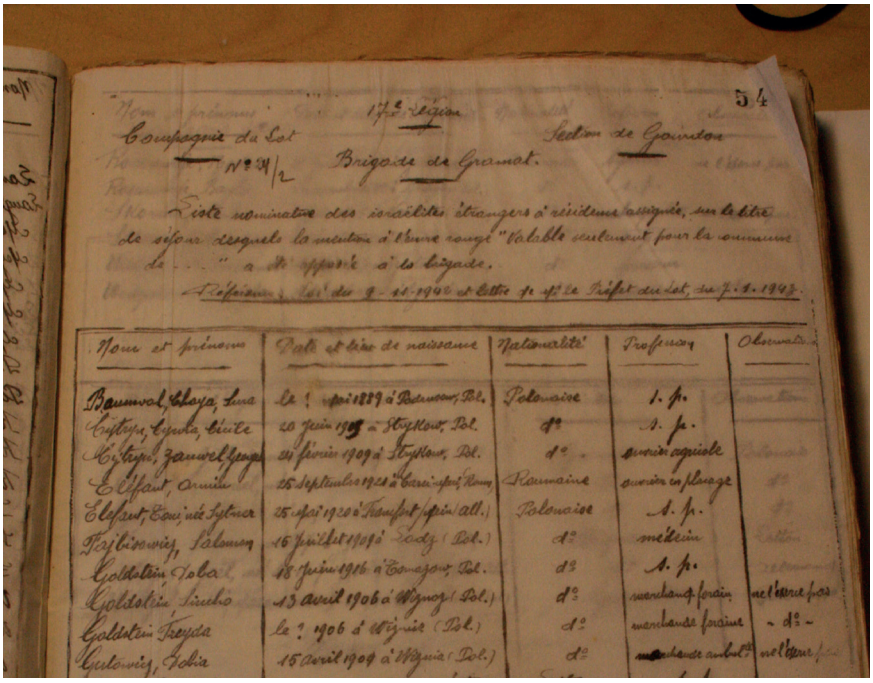
N°	Nom et prénoms	Date et lieu de naissance	Résidence	Cartes timbrées : carte d'identité	Cartes timbrées : carte d'alimentation	Observations
	I Français					
	Fiszbin, Hachette Rosette	14 janvier 1909 à Varsovie	Gramat	1	1	
	Fiszbis, Emile Louis	28 mars 1929 à Paris (20e)	d°		1	
	Fiszbin, Elisabeth Denise	20 avril 1931 à Paris (20e)	d°		1	
	Goldstein, Pierre Charles	1er mai 1939 à Paris (18e)	d°		1	
	Jaclowitz, Lazare	5 août 1909 à Kowalek (Russie)	d°	1	1	
	Jaclowitz, épouse née Fiszbin, Hélène	18 mai 1909 à Paris (18e)	d°	1	1	
	Anglicum, Adeleine	4 mai 1937 à Paris (18e) / 5 décembre 1935 à Paris	d°		1	
	Regenman, Israel, Isaac	20 janvier 1890 à Varsovie (Pol.)	Rocamadour	1	1	
	Regenman, Ignace, née Fiszbin	15 octobre 1895 à Varsovie (Pol.)	d°	1	1	
	Regenman, Olga	15 mars 1920 à Varsovie (Pol.)	d°	1	1	
	Regenman, Suzanne	31 janvier 1928 à Paris (19e)	d°	1	1	

Liste nominative des Israélites français et étrangers ayant fait apposer le timbre « Juif » sur la carte d'identité et carte d'alimentation

Ces documents d'archives nous ont été transmis par Christelle BOURGUIGNAT, historienne et membre du comité de préfiguration du Musée mémoriel du Lot - Résistance, Déportation, Libération. Qu'elle en soit vivement remerciée.

[2] Service historique de la Défense, cotes GD 46 E GD 107 et 108 (pour le présent document et les suivants).

L'étau se resserre lorsqu'ils sont assignés à résidence :

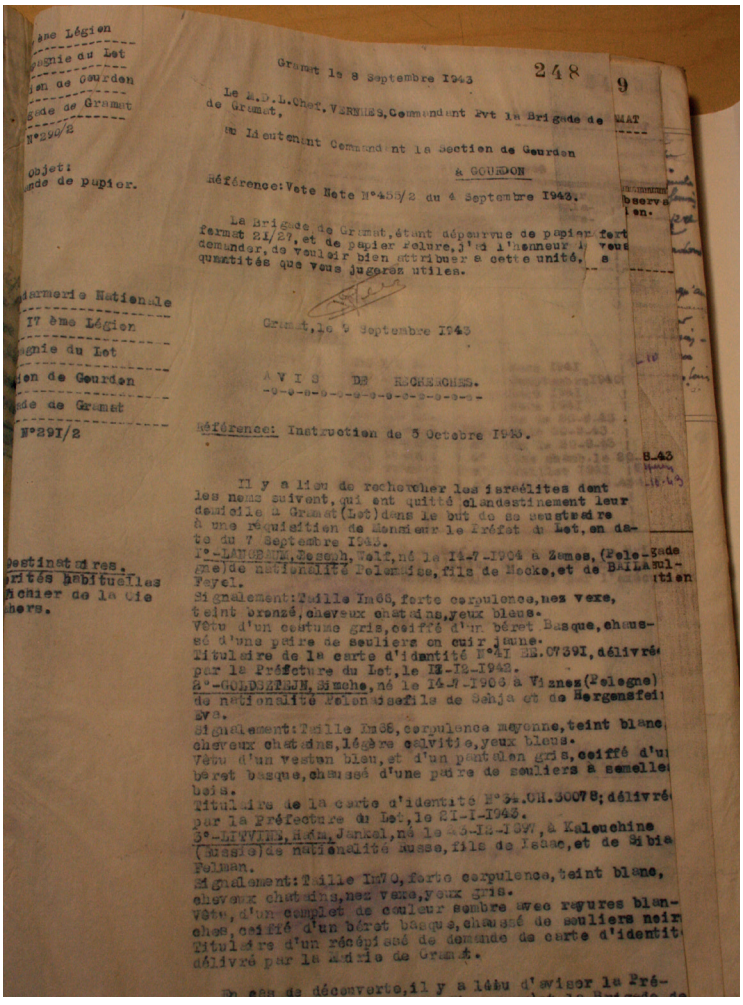


Compagnie du Lot — 17e Région — Section de Gourdon — Brigade de Gramat. — 54

Liste nominative des israélites étrangers à résidence assignée, au titre de séjour desquels la mention à l'encre rouge "Valable seulement pour la commune de ... a été apposée à la brigade.

Nom et prénoms	Date et lieu de naissance	Nationalité	Profession	Observations
Baumvol, Chaya, Lina	le 1 [illegible] 1899 à Radomsko, Pol.	Polonaise	S. p.	
Cytryn, Cyrla, Cirla	20 juin 1909 à Stoplow, Pol.	d°	S. p.	
Cytryn, Zaniel Jacob	29 février 1909 à Stoplow, Pol.	d°	ouvrier agricole	
Elfant, Annie	25 septembre 1921 à Paris (Seine)	Roumaine	ouvrier en plumage	
Elfant, Cerf, dit Sylvain	25 mai 1920 à Frankfurt (Main) All.	Polonaise	S. p.	
Fajbiszowicz, Salomon	16 juillet 1910 à Lodz (Pol.)	d°	métreur	
Goldstein, Jola	18 juin 1916 à Tomajow, Pol.	d°	S. p.	
Goldstein, Siuchs	13 avril 1906 à Wegrow (Pol.)	d°	marchand forain	ne travaille pas
Goldstein, Freyda	le ? 1906 à Wegrow (Pol.)	d°	marchande forain	- d° -
Gutowicz, Sabia	15 avril 1909 à Wegrow (Pol.)	d°	marchande ambul[illegible]	ne travaille

À plusieurs reprises, Simha, le père de Charles, fait l'objet d'un avis de recherche :



Gramat le 8 Septembre 1943 — 248 — 9

Le A.D.L.Chef. VERNHES, Commandant Cvt la Brigade de Gramat,

au Lieutenant Commandant la Section de Gourdon

à GOURDON

Référence: Note Hote N°458/2 du 4 Septembre 1943.

Le Brigade de Gramat, étant dépourvue de papier fort format 21/27, et de papier Kelure, j'ai l'honneur [illegible] demander, de vouloir bien attribuer à cette unité, [illegible] quantités que vous jugerez utiles.

Gramat, le 9 Septembre 1943

AVIS DE RECHERCHES.

Référence: Instruction de 5 Octobre 1940.

Il y a lieu de rechercher les israélites dont les noms suivent, qui ont quitté clandestinement leur domicile à Gramat (Lot) dans le but de se soustraire à une réquisition de Monsieur le Préfet du Lot, en date du 7 Septembre 1943.

1°-LANGSNER, Nesoh, Wolf, né le 14-7-1904 à Zumes, (Pologne) de nationalité Polonaise, fils de Hocke, et de BAILA Feycl.
Signalement: Taille 1m66, forte corpulence, nez vexe, teint bronzé, cheveux chatains, yeux bleus.
Vêtu d'un costume gris, coiffé d'un béret Basque, chaussé d'une paire de souliers en cuir jaune.
Titulaire de la carte d'identité N°[illegible] délivré par la Préfecture du Lot, le [illegible]-1943.

2°-GOLDSZTEJN, Simche, né le 14-7-1906 à Vianes (Pologne) de nationalité Polonaise fils de Sehja et de Hergensfei[illegible]
Signalement: Taille 1m68, corpulence moyenne, teint blanc, cheveux chatains, légère calvitie, yeux bleus.
Vêtu d'un veston bleu, et d'un pantalon gris, coiffé d'un béret basque, chaussé d'une paire de souliers à semelle[illegible] bois.
Titulaire de la carte d'identité N°[illegible] délivré par la Préfecture du Lot, le 21-1-1943.

3°-LIVYNE, Hoda, Jankel, né le [illegible] à Kaleuchine (Russie) de nationalité Russe, fils de Isaac, et de Sibia Feiman.
Signalement: Taille 1m70, forte corpulence, teint blanc, cheveux chatains, nez vexe, yeux gris.
Vêtu, d'un complet de couleur sombre avec rayures blanches, coiffé d'un béret basque, chaussé de souliers noirs.
Titulaire d'un récépissé de demande de carte d'identité délivré par la Mairie de Gramat.

Les parents de Charles et Marcel Goldstein, quoique repérés par l'administration, ne sont pas inquiétés outre mesure jusqu'à la rafle du 11 mai 1944, grâce à la présence de leurs deux enfants, français puisque nés à Paris[3].

[3] Mémorial de la Shoah, Témoignage de Charles GOLDSTEIN, enfant caché dans le Lot, entretien mené par Alexandre DOULUT et Christelle BOURGUIGNAT, 2023, https://ressources.memorialdelashoah.org/notice.php?q=id:770337, à partir de 02 :22 :00

La rafle du 11 mai 1944

Toutes ces listes permettent à l'administration de savoir très précisément qui sont les Juifs présents et de connaitre leur lieu de résidence ; le 11 mai 1944, les collaborateurs locaux n'ont aucune difficulté à fournir à la division *Das Reich* une liste de noms.

Plusieurs membres de la famille Goldstein et apparentés sont emmenés ce jour-là ; peu d'entre eux reviennent. Charles a 6 ans et demi et se souvient très bien des évènements[4] :

> « Mon frère était sorti avant l'aube. Il a vu – et surtout entendu – les blindés de la division *Das Reich* qui arrivaient et s'apprêtaientà encercler Gramat. Il a aussitôt prévenu ma mère, ainsi que les autres membres de ma famille. Ma mère m'a saisi, encore tout ensommeillé, et nous sommes partis en courant sur les chemins du causse. Un side-car nous a poursuivis ; l'homme assis à côté du conducteur était armé d'une mitraillette et a tiré sur nous à plusieurs reprises. Ma mère me jetait derrière les murets de pierre sèche pour me protéger, puis nous reprenions notre course. Pour finir, nous sommes arrivés devant une ferme dont nous connaissions un peu les propriétaires, pour leur avoir acheté des denrées. Ma mère a expliqué la situation en peu de mots. La dame qui nous avait ouvert était sidérée : c'est son mari, derrière elle, qui a dit : « Si ces gens risquent leur vie, nous la risquerons avec eux ». C'est ainsi que Rosa et Alain Castagné nous ont sauvé la vie, au péril de la leur. Par la suite, ils ont été faits Justes parmi les Nations ».

Charles et sa mère sont, dans un premier temps, cachés dans une meule de foin, puis dans une petite maison de vacher (la « grangette »), perdue au beau milieu d'un pâturage, où ils sont rejoints par certains membres de la famille. Mais le danger subsiste : Charles et son cousin Pierre, 4 ans, sont emmenés au couvent de Luzech, où ils restent cachés jusqu'à la fin de la guerre.



La « grangette », premier lieu de refuge



Le couvent de Luzech aujourd'hui

Malheureusement, tous les membres de la famille ne parviennent pas à s'échapper – certains sont incrédules face à la réalité du danger. Déportés à Auschwitz, ils disparaissent tous, à l'exception d'une cousine, Lili.

Dans son autobiographie, Marcel Goldstein fait le récit du retour de cette dernière[5] :

> « J'apprends que ma cousine Lili a été ramenée. Je me précipite. Dans le lit, une petite chose ratatinée, décharnée, noirâtre, presque chauve, où seuls paraissent vivre encore des yeux creusés par l'épouvante et la souffrance. Cinq semaines après sa libération par les Anglais du camps de Bergen-Belsen, elle pèse, paraît-il vingt-trois kilos. Elle est une des exceptionnelles survivantes de la « marche de la mort » quand, dans l'hiver glacial, en janvier 1945, les nazis ont tenté de déplacer, devant l'avance de l'Armée rouge, les douze mille dernières femmes qui croupissaient encore à Auschwitz-Birkenau. À l'arrivée, plus de huit cents kilomètres plus loin, à pied, par moins trente degrés, il restait une soixantaine de loques humaines encore vivantes. Les autres avaient été abattues tout au long du chemin ou étaient mortes de froid, de faim et d'épuisement.
>
> Lili parle à peine, difficilement audible. Elle explique en quelques mots l'anéantissement de sa famille dès l'arrivée à Auschwitz, après le terrifiant voyage dans les trains de marchandises, entassés au-delà de l'horreur descriptible. On apprend un vocabulaire d'épouvante, les chambres à gaz, les crématoires, la rampe, la sélection, les blocs, les kapos, les convois, les chiens, les appels… On devine la volonté d'avilir l'homme, de nier son humanité, de détruire les êtres en les utilisant comme des choses, jusques et y compris leur peau, leurs cheveux, leurs dents, leurs prothèses. »

[4] Témoignage oral, 2025
[4] Marcel Goldstein, *op. cit.*, p. 107



Une plaque sur la place du marché de Gramat rappelle le souvenir des disparus.

Chaque année, Charles Goldstein se rend à Gramat, auprès de la famille Castagné, qui lui a sauvé la vie, et qui est toujours restée comme une deuxième famille pour lui. C'est aussi lors de ces visites qu'il rend hommage aux victimes par le dépôt d'une gerbe au pieds de la plaque commémorative.

SOUVENIR ET RECONNAISSANCE A GRAMAT

L'hommage aux « justes »

Peu de cérémonies, peu de manifestations revêtent une telle intensité, une telle charge d'émotion. Hier matin, à Gramat, les cœurs se sont serrés, les yeux se sont embués et un seul cri, celui qu'on a maintes fois lancé depuis la fin de la Dernière Guerre mondiale, ne pouvait que monter encore une fois des poitrines : « plus jamais ça ». Surtout quand on sait que la « bête immonde » ressurgit, ici et là, dans l'ex-Yougoslavie ou en Allemagne, mais aussi chez nous, en France.

Dans notre pays, souvenez-vous, justement, de la grande rafle du Vel'd'Hiv des 16 et 17 juillet 1942. Souvenez-vous et méditez : 13.500 vieillards, hommes, femmes et enfants, arrêtés par la police et la gendarmerie aux ordres de Vichy, parqués puis déportés vers ce lieu à jamais sinistre Auschwitz. Ils n'avaient rien fait, ils étaient juifs, c'est tout. Ce n'était pas la première rafle du genre et il y en eut d'autres puisque, au total 75.000 juifs furent ainsi livrés et voués à l'extermination. Cette honte, cette tache, deux hommes notamment, deux frères, MM. Charles Goldstein, adjoint au maire de Melun, et Marcel Goldstein, médecin réputé de la banlieue parisienne, responsable de plusieurs et importantes associations au sein de la communauté juive de France, l'ont rappelé. Mais ils ont exalté aussi le souvenir de ces « justes parmi les nations » de ces hommes et femmes qui ont sauvé l'honneur de la patrie des Droits de l'Homme. Ici et là, dans le Lot entre autre. A Gramat en particulier.

« Justes de la Nation »

C'est pourquoi, après une remise de médaille à Thégra, l'an passé, aux enfants de Rosa et d'Alain Castagnié, chez lesquels le docteur Goldstein a toujours plaisir à revenir, une plaque témoigne depuis hier sur un fronton de la halle de Gramat, non seulement du martyr des réfugiés (« onze juifs, hommes, femmes, enfants, membres des familles Fisvin, Scherman et Zysman, capturés le 11 mai 1944 par la division Das Reich, torturés, déportés et exterminés à Auschwitz ») mais salue aussi « les habitants de Gramat et de la région qui ont sauvé les survivants ».

Ceux-là, ou plus souvent leurs descendants, étaient là aux côtés des familles de ces victimes de la barbarie nazie, de M. Rolland, sous-préfet; de Mme Malaval, député; de MM. Chastagnol, Juskiewenski et Requier, conseillers régionaux; de l'adjoint au responsable de l'école de sous-officiers de la gendarmerie, le commandant Antheaume; du major Perrin, de la brigade de Bèdes; du commandant de celle de Gramat, M. Terrieu; et plusieurs maires des communes environnantes, des représentants des diverses associations d'anciens combattants et, bien sûr, du maire de la commune, M. Jean Dumas.

Au cours d'une réception en mairie, M. Dumas devait faire le docteur Goldstein citoyen d'honneur de la ville. Ce dernier, après son frère sur la place, allait évoquer en termes émouvants, prenants, les années terribles mais aussi le souvenir réconfortant de ces « justes » qui avaient pour nom Mmes Hug, Couderc (l'institutrice responsable de l'école des filles présente en ce jour) et Georgette Souladié, ainsi que MM. Louis Mazet et Robert Ruscassie et, bien sûr, M. et Mme Castagnié. D'autres hommages furent rendus. De la part de MM. Dumas, Rolland, Juskiewenski et Chastagnol. Avec souvent ces remarques : « Cette cérémonie était nécessaire pour rendre hommage à ceux qui vous ont aidés et pour les générations futures » (M. Rolland), « il faut lutter contre tout ce qui pourrait inciter une fraction de la population à en exterminer une autre » (Mme Malaval).

Alain DODE.



Au pied de la plaque apposée non loin de la maison d'un grand oncle, de sa femme et de ses enfants exterminés dans les camps, M. Charles GOLDSTEIN évoque les années terribles.

(Photo « La Dépêche », A. D.)

TEMOIGNAGE



Berthe PESTEIL : le souvenir de Lili.

Poignants furent les témoignages spontanés, comme celui de Mme Berthe Pesteil, âgée de 14 ans, lors de cet affreux jour de mai 1944 où la division Das Reich rassembla tous les hommes de Gramat dans un pré, ainsi que les juifs. Le ventre noué, elle raconte : « A Graulat, au premier étage de la maison de Mme Clateau, j'ai tout vu avec ma mère. Ils sont restés sous le soleil. Aux plus jeunes, ils avaient attaché des pierres et ils les faisaient sauter et courir avec des cailloux dans les mains et quand ils tombaient ils leur donnaient des coups de crosse ! A un moment, un SS est venu demander de l'eau. « Si vous en donnez aux prisonniers ! », a rétorqué Mme Clateau. Il a fini par accepter ». Et c'est la jeune Berthe qui a pu leur en servir dans des seaux. Comme elle a transmis les vivres apportés par les femmes et les sœurs des Gramatois tenus à distance par la horde.

Mais ce dont elle se souvient surtout Mme Pesteil, c'est de Lili Goldstein, cousine du médecin fait citoyen d'honneur en ce dimanche à Gramat : « Elle était un peu plus jeune que moi.

Elle dut porter des pierres et courir aussi ». Et quand, en fin de journée, Lili fut embarquée par les Allemands avec les autres juifs, Berthe Pesteil lui tendit encore une bouteille d'eau. Elle devait la revoir cette rare rescapée de l'enfer des camps. « Elle m'a raconté ce qu'elle a subi ». Maintenant, elle est en Israël Lili — et chose terrible — elle vient d'être victime d'un autre fanatisme...

Alain DODÉ, article dans *La Dépêche,* 1992

L'incertitude quant au sort de la famille restée en Pologne

Pendant la guerre, si le danger est omniprésent en France, la situation est encore bien pire en Pologne, d'où ne parvient aucune nouvelle.

« Personne, au demeurant[6], ne se doutait de ce qui se passait à l'Est. Nous, pas davantage. L'oncle Bernard nous adressait de son *Stalag*[7] VII A, situé en Allemagne, des cartes-lettres dont la magnifique écriture, le style et l'orthographe faisaient notre admiration et celle de nos amis et voisins. Chaque mot était analysé et soupesé.

À partir de la fin de 1941 et du printemps de 1942, sa correspondance devint une suite de faire-part de décès. Dans le genre : « J'ai appris la terrible maladie très contagieuse de mon père Georges et son issue fatale ». Dans chaque carte-lettre, passée par la censure, il fait mourir nommément quelqu'un de la famille, au rythme de deux cartes par mois ! Il fait mourir ceux qui sont restés en Pologne, son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, leurs enfants connus de nous.

Cette litanie macabre paraît incompréhensible. Certains disent : « Bernard est fou ! La captivité lui est montée à la tête ! » Mon père, lucide une fois de plus, tranche : « Bernard n'est pas fou. Il sait, en Allemagne, dans son camp, par les gardiens ou d'autres prisonniers, ce que nous ne savons pas. Il nous avertit qu'on égorge les Juifs les uns après les autres. »

Personne ne peut se résoudre à imaginer exacte l'interprétation de mon père. J'écris à l'oncle Bernard sous la dictée paternelle : « La maladie qui a frappé nos parents est-elle contagieuse ? » Quelques semaines plus tard la réponse revient : « Irrémédiablement contagieuse et mortelle ».

Les sceptiques ne sont pas pour autant convaincus. Nous n'avons aucune nouvelle de la famille restée en Pologne et de ceux qui, arrêtés en France, ont été envoyés à l'Est. La guerre, l'absence de communication n'expliquent pas tout. Mais on veut le croire. Comment pourrait-on croire ces choses ? Il y a des degrés dans l'imaginable, mais l'inimaginable l'est par définition. »

Après la guerre, la découverte des faits

Après la guerre, comme de nombreuses familles, les Goldstein sont à la recherche du moindre signe qui pourrait indiquer que les leurs ont survécu. Il faut pourtant se résoudre à l'évidence. La vérité se dévoile progressivement, dure à admettre :

« On entend pour la première fois prononcer les noms de l'enfer sur la terre[8] : « Auschwitz, Maïdanek, Treblinka, Bergen-Belsen, Chelmno, Dachau, Ravensbrück, Buchenwald… ». L'évidence s'incruste petit à petit, aveuglante, épouvantable. Les Allemands ont massacré, exterminé systématiquement tous les Juifs qu'ils ont pu ramasser. Les hommes, les femmes, les vieillards, les enfants. Tous et toutes. Partout. Des millions. Six millions, dit-on. La réalité se découvre, au-delà des mots. Il faut du temps pour comprendre, pour que l'esprit arrive à envisager la nature et l'ampleur de cette indicible monstruosité. Au cœur de l'Europe, au milieu du vingtième siècle, un peuple a programmé et exécuté l'extermination d'un autre peuple dans le silence des Nations et celui des Églises. »

Marcel Goldstein ne baisse pas les bras pour autant :

« Je vais chaque fois que cela m'est possible à l'hôtel Lutetia[9], au milieu de ceux qui attendent, éperdus d'angoisse et d'espoir, l'arrivée de ceux qui ont survécu. On les interpelle. On leur montre parfois des photos. Ils hochent la tête sans répondre, ou font un signe de négation avec un petit sourire d'excuse triste. »

[6] Marcel GOLDSTEIN, *op. cit.,* pp. 69 ***et sqq***
[7] En Allemagne, pendant la Seconde Guerre mondiale, un ***Stalag,*** abréviation de ***Kriegsgefangenen-Mannschafts-Stammlager,*** « camp de base ou camp ordinaire de prisonniers de guerre », désigne un site destiné à détenir de simples soldats et leurs sous-officiers ayant été faits prisonniers,
[8] Marcel GOLDSTEIN, *op. cit.,* p. 107
[9] Marcel GOLDSTEIN, *op. cit.,* p. 105

Que sait-on de ce qui s'est passé en Pologne ?

La majeure partie de la famille de Charles Goldstein, plus de 80 personnes, sont restées dans leur bourgade de l'Est de la Pologne. Aucun d'eux n'a survécu.

La suite du témoignage de Marcel Goldstein est éclairante :

> « Dans les mois qui suivent[10], petit à petit, quelques détails plus personnels émergent du cataclysme. Nous apprenons par l'intermédiaire d'un témoin qui a survécu que mes deux grands-mères, mes deux grands-pères, une dizaine de frères et sœurs de mes parents, tous leurs conjoints, tous leurs enfants, ont été massacrés dans des conditions abominables. Les uns près de leur bourgade de Wisznice, dans la forêt de Lomasz, mis à nu, creusant eux-mêmes la fosse, mitraillés en gros et achevés au détail, pendant que certains chantaient des psaumes de miséricorde et se refusaient, contre la « bête », à se conduire comme des bêtes, en se battant. Ces scènes d'apocalypse se déroulaient sous l'œil des paysans locaux qui attendaient avec impatience l'autorisation de se servir dans l'amoncellement de vêtements abandonnés en tas à côté des fosses.
>
> Cette boucherie méthodique était le fait des *Einsatzgruppen*, unités spéciales allemandes d'anéantissement des Juifs, qui opéraient en arrière des lignes et liquidaient sur place les communautés juives des villages et des bourgs. Les autres Juifs, emmurés dans des ghettos monstrueux, mouraient de faim, de froid, de maladie, de coups reçus et de fusillades individuelles ou collectives.
>
> Le transport dans des camps proches parachevait dans les chambres à gaz l'œuvre infernale de mise à mort systématique. Environ quatre-vingt-dix-sept pour cent des trois millions cinq cent mille Juifs qui vivaient en Pologne avant la guerre furent ainsi exterminés, et, parmi eux, quatre-vingt-deux membres de notre proche famille.
>
> Ma mère se retrouva la seule survivante. Mon père dressa une pierre tombale de silence sur les siens, assassinés. »



Charles GOLDSTEIN, *Comme une matzevah*[11] *n°2*, 2024, 120 x 60 cm

[10] Marcel GOLDSTEIN, *op. cit.*, p. 108
[11] *Matzevah* : pierre tombale